

atriotismo, sí los causantes del déficit que se acentúa en los cuarteles.

Y bien: ellos, los gobernantes republicanos, son los culpables.

¿Que los jóvenes desertan?

En ese caso, ayúdenos los «señores» de la república a demoler las fronteras y evitarán así las continuas escapatórias.

Solo que al suprimir esas rayas divisorias podría muy bien salirles la cuenta a la inversa...

Si no destruyen las fronteras, el militarismo irá mermando de día en día, y llegará un momento, no lejano, en que, cuando los padres de la madre patria hagan un llamamiento a filas para la defensa del capitalismo, los jóvenes, los explotados, responderán:

—¡Mierda!!

J. E.

RAPIDA

La encontré en el boulevard, en una triste y lluviosa noche de septiembre. Pálida, bella, de ojos negros y rasgados, cubierto el cuerpo con descoloridos harapos, un cestito de pequeños ramilletes confeccionados con diminutas flores apisonadas entre sus delicados dedos, caminaba sin rumbo fijo entre las interminables hileras de corpulentos árboles, bajo la inclemente lluvia que se filtraba en sus carnes... La vi... Sentime arrastrado hacia aquella criatura por un sentimiento inexplicable, mezcla de curiosidad y conmiseración. Me acerqué a ella y la pedí un ramillete... Puse una moneda en sus manos y la devolví las flores, observando aquella triste y juvenil hermosura con escrutadora mirada... Mi actitud la sorprendió.

—¿Qué mira usted?—preguntóme con marcadísimo acento parisien.

—Nada. La curiosidad... ¿Te molesta?

—No, no: todos mis «clientes» me miran... o mejor, me inspeccionan. Sus miradas indican el deseo de algo que ambicionan... y no lo alcanzan! Pero usted...

—No: no yo, pobre criatura. Yo nada ambiciono.

—Lo sé: lo he comprendido desde el primer momento. Me ha mirado usted de diferente manera que los otros... Ello me satisface.

Hízose un corto silencio. Caminamos un momento... La lluvia continuaba... A una simple indicación mía fuimos a guarecernos bajo el encristalado cobertizo de un pasaje.

—Parece que no es un lucrativo negocio el tuyo—la dije.

—Menos que eso! No es la venta de ramilletes lo que produce el sustento... La que como yo ha de ganar el pan a los quince años, tiene que regalar las flores y vender el cuerpo. ¡Y esto yo no lo hago; no lo haré jamás!

La inteligencia y la perspicacia de aquella niña me cautivaron.

—¿Ve usted aquel señor alto que sube en el automóvil? Es el conde de C... Una noche, a la puerta de la Opera me dió dos francos por un ramillete y me ofreció su tarjeta, insistiendo en que fuera yo a verle a su casa y prometiéndome algunos regalos... Nada, según él... Una noche de placer... ¿Canalla! ¿Canalla!

En sus negros ojos brilló un relampago de furor... Gruesas lágrimas rodaron por sus mejillas... El automóvil del «señor» partió dejando tras sí una nube de espesa y pútrida humareda.

—Y pensar que mi madre se consume en la miseria, enferma, sin un pedazo de pan que llevarse a la boca. Entre tanto ellos, los ricos, encubiertos con el hipocrita manto de la filantropía, sólo buscan abusar de mi juventud, apoderarse de mi cuerpo, manchar mis carnes, a cambio de un puñado de monedas... ¡Miserables! ¡Miserables!!

Calló. Observé que una terrible tempestad se desencadenaba en su cerebro: sus manos estrujaban con rabia un precioso ramillete, cual si hubiera querido mostrar con aquel gesto toda su aversión, todo su odio hacia los repugnantes detentores del patrimonio universal.

La fría y menuda lluvia continuaba cayendo paulatinamente... Una nube de profunda tristeza me abatía... Cierta afinidad de pensamientos subyugábase hacia aquella juventud...

—Me marcho—murmuró repentinamente.—Mi pobrecita madre me espera. No se moleste usted; irá sola. Nada temo... ¡Buenas noches! Es inútil hablar más... me hace daño... Todo cuanto pueda usted aconsejarme lo sé... ¡Muchas gracias! Aprecio sus buenas intenciones, pero nada quiero. ¡Soy joven y fuerte! La que como yo ha despreciado el oro viviendo en la miseria, bien puede mirar el hambre cara a cara.

Me dió un efusivo apretón de manos y partió.

Alcé los ojos. Delante de mí levantábase, majestuoso, un soberbio y aristocrático palacio... Sus luces reflejábanse sobre el húmedo suelo... ¡Había fiesta!

A mis oídos llegaban indistintamente los ecos de obscenas canciones, de sonoras carcajadas...

J. Estivals.

VÉRITÉ!

Après les manifestations mondiales qui ont eu lieu à la suite des événements de Montjuich, nous pouvons reprendre le mot de Zola, et redire: « la Vérité est en marche! »

Oui, malgré tous les revers, malgré les défaites, douloureuses parfois, où les meilleurs des nôtres tombent sous les coups des ennemis, la Vérité chemine au milieu d'obstacles presque insurmontables pour, dans un avenir prochain, apparaître resplendissante au milieu des foules.

Déjà le respect des dieux s'en va, les idoles s'effritent. Sous l'action continue des propagandistes, les puissances d'aujourd'hui crouleront pour devenir la risée des peuples.

Sans nous lasser nous devons dénoncer l'imposture religieuse, l'hypocrisie et la férocité chrétienne, en traînant à la lumière cette religion qui se complait dans les ténèbres. Dans bon nombre de pays d'ailleurs, la puissance des prêtres, véritables gendarmes célestes à la solde du capital et de l'autorité, est en baisse. Malgré des efforts désespérés pour retarder l'agonie, leur mort en tant que représentants divins, n'est plus qu'une question de temps.

Travaillons à hâter cette chute, en même temps que nous arracherons de leurs griffes les pays sur lesquels s'abat encore tout le poids de leur oppression.

Montrons à la foule que le culte patriotique n'est que le remplacement de la religion divine, que comme elle, il est fait d'impostures, et est par sa nature essentiellement inhumain.

Montrons que, comme le prêtre, le soldat est un instrument de domination et d'asservissement, et que le patriotisme n'est qu'un expédient permettant de créer l'état d'esprit indispensable à l'obtention de la servitude militaire, et à la création des grandes armées modernes actuelles.

Expliquons aux travailleurs, nos frères de misères et de souffrances, que quel que soit le pays où ils aient vu le jour, l'exploitation qui pèse sur eux est la même, et que partout leur droit à la vie est méconnu. Que toutes les patries se valent, c'est-à-dire que toutes ne valent rien.

Montrons à la foule des déshérités que le premier rôle de l'armée est de se dresser en face d'eux en cas de révolte. Que son but primordial est d'être le rempart de toutes les iniquités, le mur derrière lequel se cachent les oppresseurs de l'humanité les jours de rugissement populaire. Qu'elle est l'instrument d'exécution de toutes les scélératesses gouvernementales, que ce soit dans les monarchies ou dans les républiques. Montrons-leur enfin qu'une guerre, quelle qu'elle soit, est une infamie, un attentat contre l'humanité, et qu'il n'en peut résulter pour les travailleurs qu'un accroissement de misère. Que les expéditions coloniales, véritables brigandages commis sous couleur de civilisation, ne sont pas autre chose que des entreprises capitalistes; qu'un moyen pour les soudards, chefs des hordes militaires, de conquérir des galons et des lauriers dans le sang des femmes et enfants indigènes, en même temps qu'un débouché pour les fruits secs et tarés de la bourgeoisie, qu'on envoie pressurés des populations sous le fallacieux prétexte de leur inculquer les beautés de la civilisation.

Disons à tous les exploités, à ceux qui sont momentanément dans les casernes, comme à ceux qui sont dans les bagnes capitalistes, que si, par aventure nos maîtres voulaient nous envoyer à l'abattoir patriotique, de se joindre à nous pour, tenter, profitant du désarroi qu'apporterait un ordre de mobilisation, d'instaurer une société sur des bases vraiment humaines.

Montrons à tous les opprimés que les lois, toutes les lois, ne sont faites et ne peuvent être faites que dans le but de maintenir l'oppression qui pèse sur eux. Que même celles dont on fait ressortir le caractère libéral, tel les retraites ouvrières par exemple, ne sont qu'une amère plaisanterie, et n'ont d'autres buts et résultats que de maintenir aux dirigeants la confiance

populaire et de permettre aux capitalistes une tranquille digestion.

Montrons-leur que les juges, du haut en bas de l'échelle, ne sont que des larbins au service des détenteurs du pouvoir, que leur prétendue justice n'est que l'expression de la frousse et de la vengeance de la classe dominante.

Montrons encore que les politiciens, de quels titres qu'ils s'affublent, ne sont pour la plupart que des aigrefins, véritables souteneurs vivant aux crochets des masses qu'ils réussissent à bernar. Que les gouvernants, par la nature même de leurs fonctions, sont des hommes corruptibles et corrompus par les capitalistes, les véritables maîtres. Que l'état est par sa constitution conservateur, et que l'autorité, qui que ce soit qui la détienne, ne peut être qu'oppressive.

Exposons tout cela à la foule dans un langage simple et compréhensible. Expliquons à nos camarades de travail, dans les groupements ouvriers, quelle est la source de tous nos maux et la façon dont nous pourrions y mettre fin. Appliquons-nous à les tirer de l'esclavage actuel pour en faire des hommes.

Par le fait même de la libération des esprits, l'Anarchie apparaîtra comme la société idéale et la violence comme un moyen inévitable pour l'instaurer.

A. Amiguet.

Une mise au point

« Dans le numéro de *La Voix du Peuple* du 17 au 24 octobre, je vois que je figure au meeting de Bordeaux comme représentant du parti socialiste espagnol.

Sur les affiches placardées, je figure au même titre, sans trop savoir pourquoi.

Durant mes trente ans de luttes prolétariennes, je n'ai jamais appartenu audit parti.

Quand j'ai donné mon nom c'était comme représentant de la Confédération Générale du Travail de Catalogne et non pas comme socialiste.

Je tiens à rectifier et serais heureux qu'à l'avenir, soit dans leurs communiqués aux journaux, soit dans les conférences, soit dans les rédactions d'affiches, les organisateurs s'en tiennent aux indications données par les intéressés, et n'accroient pas aux noms des signataires les titres qui leur conviennent.

Votre camarade,

Vicente Garcia.

Bordeaux, 1^{er} novembre 1919.

TRAVAIL!

Il ne se passe pas de semaine sans que les journaux nous apportent à la plus grande surprise des travailleurs qui sont très loin de se douter de la considération dont il sont l'objet, l'écho des banquets officiels, où un ministre ou sous-ministre, après boire, entonne un hymne à la gloire du travail.

Hélas! nous le connaissons le refrain; depuis le plus jeune âge nous n'avons cessé de l'entendre à l'école où les éducateurs, saisis pour cela, nous l'ont chanté sur tous les tons; à l'église où des gens ignares et fourbes nous ont énuméré les récompenses éternelles qui attendent les plus laborieux et les plus malheureux, dans... l'autre monde. Devenus grands et producteurs à notre tour, la comédie dure toujours. Qu'une cata trophe se produise, arrachant à la vie quelques-uns des nôtres, et aussitôt une nuée de personnages, accourant de toutes parts, viennent d'une voix s'éleante et harmonieuse, nous vanter les beautés d'une vie d'un labeur obscur, en même temps qu'ils assurent les *moris* de leur profonde sympathie.

Puis, leur besogne d'exploiteurs de cadavres achevée, alors que les premières pelletées de terre tombent dans la fosse, ils s'en vont tranquillement à leurs plaisirs et à leurs débauches, attendant que des morts nouvelles leurs permettent d'assurer les victimes de leur bienveillance.

Le plus douloureux c'est qu'un certain nombre encore de travailleurs, considère comme un hommage cette farce lugubre qui consiste à venir verser, sur les tombes ouvrières, des larmes de crocodile.

Non, camarades; assez d'impostures; renvoyons tous ces faux bons hommes à leur vomissement, en leur crachant notre mépris à la face. Car ce sont eux, gouvernants, politiciens et capitalistes qui par leur rapacité et

leur incurie, sont les véritables assassins de ceux qui tombent sur le champ de bataille qu'est le travail. Leurs condoléances sont une injure et un défi. Nous n'avons que faire d'une sympathie qui ne se déclare que lorsque la mort nous arrache violemment à la vie au cours d'un labeur épuisant.

Honneur et gloire au travail, nous dit-on, alors que la plupart des travailleurs n'ont pas même le strict nécessaire à l'alimentation de leur corps, que les vêtements leur font défaut, que leurs habitations ne sont que des taudis.

« Le travail c'est la santé », nous disent les bonnes âmes, alors que c'est par milliers que les jeunes femmes et les jeunes hommes meurent, tués par le travail assommant des ateliers ou les émanations pestilentielles des fabriques.

« Le travail, enfin, c'est la liberté », nous disent les moralistes et les politiciens, alors que toutes les formes de l'oppression pèsent sur les travailleurs. Que tout est mis en œuvre pour nous filouter les quelques fragments de liberté qui ont passé à travers les filets des lois, et que, par tous les moyens, l'on veut maintenir le cerveau ouvrier dans le même asservissement que son corps.

Allons camarades de travail, cessons d'implorer une justice qui reste sourde à nos appels. Proclamons notre droit à la vie, à toutes les jouissances. Signifions à nos exploités et aux gouvernants, à tous ceux qui vivent sur notre dos, que nous en avons assez d'être les éternelles bêtes de somme, de toujours être traités en parias.

En dehors des dons de la nature nous sommes l'unique source de toutes les richesses. C'est par nos efforts que la Terre est ensemenée et que les métaux sont arrachés des profondeurs terrestres. C'est par nos bras que les palais sont édifiés, et c'est nous qui désormais voulons les habiter.

Faisons comprendre à tous les travailleurs que, produisant tout, nous sommes la seule force réelle de la société humaine, et qu'il ne dépend que de nous d'organiser cette puissance pour abattre et écraser les démineurs qui nous accablent.

Ce n'est que lorsqu'il sera devenu libre par l'action des exploités que le travail apparaîtra comme un bienfait et une source de plaisirs.

Mais pour l'heure, laissons les charlatans débiter leur glorieux et peu nutritifs couplets et préparons-nous pour les luttes futures.

Souvenons-nous que nos maîtres actuels ne le sont devenus et ne se maintiennent que par la force, et que ce n'est qu'avec les armes à la main que nous affranchirons le travail.

Germinal.

Mesa revuelta

Basilio Gambachidzé ha sido puesto en libertad.

Este joven compañero ruso fué acusado por el gobierno del zar, como cómplice en el rapto de un niño, hijo de una aristócrata familia rusa, con el fin de obtener de ésta una cantidad por el rescate.

(Que, después de todo, hay que convenir en que es un medio muy práctico de combatir al capitalismo, haciéndole «soltar» algo de lo mucho que nos roba; hé aquí un ejemplo a seguir, compañeros.)

Pues, como decía, el gobierno ruso pidió a los renegados que rigen la república francesa la extradición de Gambachidzé.

Este fué encarcelado en Burdeos.

La cruz se discutía.

Los del «gorro frigio» dudaban...

Pero la imposición y las amenazas...

protestas de la clase obrera les ha hecho soltar la presa.

Gambachidzé recobró su libertad el domingo 31 de octubre.

¡Lo que hace el miedo!

¡No es verdad, estimados Briand y compañía!

Un efusivo apretón de manos al compañero Gambachidzé.

—*

Se han restablecido las garantías constitucionales en las provincias de Gerona y Barcelona.

La mojiganguería política va a cantar alabanzas a Muret y a sermonear al burro-pueblo las mil y una ventajitas que ha de sacar del restablecimiento de garantías.

¡Cuánta ilusión!

Para que un mal no entre nunca en vías de curación, no hay más que aplicarle ineficaces paliativos.

Nosotros hubiéramos preferido que se hubieran suprimido en toda España

las apariencias de libertad política y que la represión sin freno hubiera continuado en todas partes como antes.

Como que toda medida coercitiva tiene siempre efectos contraproducentes, de aquí hubiera salido el remedio a tanto mal, que no es otro que la Revolución.

—*

Los empleados de tranvías de Burdeos han votado la huelga de dicha corporación en la reunión celebrada la noche del 8 del corriente.

A las ocho de la mañana del día siguiente se han presentado los esquirols para continuar el trabajo.

La compañía, contando con esos traidores y con el indispensable auxilio de la policía, propuso hacer circular unos cincuenta coches, de los ciento sesenta y uno con que cuenta para el servicio normal.

Los huelguistas interceptaron el paso de los coches, desviando las agujas y poniendo en los rails toda suerte de obstáculos.

Viendo esto, la compañía ha hecho retroceder los coches, decidiendo que por la tarde tentaría nuevamente la salida.

¡Y nuestros huelguistas tentaron nuevamente de obstaculizarla!

—*

Al decir del «nuevo» pretendiente al podrido trono de España, don Jaime *Son Verdes*, digo, de Borbón, parece que si el revolucionarismo español ha tomado ciertas proporciones es debido a la tolerancia y apoyo (?) de los monárquicos liberales en general, y particularmente del *casi-compañero* Muret.

Vistos, pues, los constantes progresos del revolucionarismo, Jaimito está resuelto, cual don Quijote, a recorrer la península armado como San Ferreol, para acabar de una vez con todo lo que huele a laicismo, sindicalismo, socialismo, anarquismo y todo lo acabado en *ismo*, excepto *marxismo* y *jaimitismo*.

Aplaudimos tan genial empresa.

Sobre todo estando persuadidos de que no le han de faltar a don Jaime todos los «rocinantes» y *Sunchos Panzas* que necesite.

Abundan mucho éstos en el partido de orejados cuadrupedos que patrocinan ese futuro «caballero andante».

Para Gabriel Alomar

Sé que sois un poeta, un inteligente literato y la menos cantidad posible de político, que no por eso dejáis de ser político; os rodea una aureola de fama nacional; vuestro nombre se halla esculpido en la lápida de un homenaje hecho hacia vos y cantado por las falanges de la musa, la retórica y la renaciente literatura eterogénea de lengua o dialecto catalán.

Sabéis embellecer vuestra prosa y vuestros poemas con la exquisita galanura y bellas imágenes creadas por vuestra inteligencia; pero no os reconocéis autoridad, ni como luchador, ni como revolucionario; no lo sois; y no lo sois, porque seguís bordeando, como los demás, los peligrosos márgenes del código penal español. Porque vuestra prosa no es la prosa de un viril Zola; porque vuestro *Yo quiero acusar* no es el formidable *Yo acusó*, lanzado continuamente por una falange de animados héroes de la verdad desde las columnas de oscuros semanarios no leídos ni conocidos por esa burguesía mezcla de radical y de reaccionaria.

Sostener sus convicciones rodeado del *Jolce far niente*, de una fama y una gloria, no es peligroso, puesto que esa misma fama os pone a cubierto de caer en las mallas de la ley. Vos no conocéis la cárcel, sus amarguras, sus sufrimientos; no conocéis el pacto del hambre; no conocéis la emigración, el destierro, la cara y diaria visita del toco y grosero policía; no sabéis qué cosa es pasar miseria, hambre; no podéis comprender lo que se sufre por no hallar un albergue donde descansar vuestro organismo; lacerado, tildado de sospechoso, de idealista, de loco vidente, y ser el eterno judío errante.

Todo por luchar por la verdad; todo por acusar constantemente a la cobardía que impera en esta egoísta sociedad; todo por utilizar la violencia en la palabra y en la acción; todo por dejar al descubierto las llagas de una sociedad que sólo se alimenta del latente odio a toda innovación social.

Los que no son cobardes son los que diariamente arremeten contra todos los códigos, combaten a todos los legisladores, el militarismo, a todos los dogmas y sofismos, a todo lo que huele a tradiciones bíblicas y sacerdotales, a lo que tiende a perpetuar la ignorancia, fomentar el privilegio, sancionar la explotación y modificar leyes y más leyes perpetuando dogmatismos políticos y sancionando ídolos. Y estos somos nosotros los que nos inspiramos en los progresos de la ciencia y en la moderna filosofía de la sociología y de la igualdad humana.

Es ser valiente arrostrar todos esos peligros por defender la justicia en toda la excepción de la palabra; es ser valiente decir en alta voz lo que uno piensa, sin titubeos, llanamente, ingenuamente; es ser valiente defender a un inocente con apocalíptica voz, con airado gesto, con violencia y claridad de lenguaje en lo que con la pluma se